

Quelle débrouille pour l'enfant en deuil ?

Catherine Renoirte, psychologue clinicienne, animatrice d'ateliers pour enfants en deuil¹.

*Tu ne peux pas empêcher
l'oiseau du malheur de voler
au-dessus de ta tête
mais tu peux l'empêcher
de faire son nid dans tes cheveux.*

Proverbe chinois

« *Ce que j'ai vécu, je ne le souhaite à personne* ».

Cette parole d'enfant souligne l'inévitable survenue de la souffrance après la mort d'un parent. Celle-ci acte une rupture du lien qui affecte l'élan de vie, inscrivant un avant et un après.

Comment, dès lors, bricoler intérieurement de quoi surmonter le trou de cette perte ?

Un enfant de 9 ans vient de perdre sa mère. Il en reste sans voix. La mort a mis fin à un long combat contre le cancer.

Alexandre s'enferme dans un mutisme, impuissant à satisfaire la pressante demande paternelle qu'il ramasse en ces termes : « Mon père voudrait que je lui parle plus, mais cela ne sort pas ».

A l'enterrement, ses copains de classe n'étaient pas là. Et demain il doit retourner à l'école. Quel regard va-t-on poser sur lui ? Que va-t-on lui dire ? Va-t-on lui adresser la parole ? Aura-t-il envie de parler ?

C'est chargé de ces questions angoissées qu'il entre en classe.

L'instituteur, très touché et attentif, l'accueille avec déférence mêlée de gêne, comme on salue quelqu'un qui revient de loin et entame sans transition la leçon du jour. Le programme scolaire se charge d'offrir un alibi à la reprise des cours... comme si de rien n'était.

Mais, dans la cour de récréation, les réactions vont bon train. Les uns fuient Alexandre, comme pour se prémunir d'un grand malheur, d'autres adressent à l'infortuné un timide : « Ça va ? ». Il s'en trouve deux ou trois pour lui lancer un cinglant : « Bien fait que ta mère soit morte ! ».

Echange de coups, échange de bleus...

La mort d'un parent est venue faire effraction dans la vie scolaire et chacun se retranche derrière son armure. Le mal-être dans la classe est palpable et Alexandre devient l'orphelin de service, pointé tantôt comme victime peu enviable, tantôt comme responsable de la mort de sa mère. Le temps est à l'orage et la violence éclate loin du regard de l'adulte, pour finir par déborder jusque sur les bancs de la classe. Plus moyen de donner cours, d'autant que les préparatifs pour la fête des mères s'annoncent.

L'école fait appel à nous pour favoriser une prise de parole et calmer le jeu. C'est dans un brouhaha indescriptible que nous arrivons avec nos gouaches et nos pinceaux.

¹ Les ateliers de l'asbl Cancer et Psychologie se nomment « Espace-Papillon » et ont lieu à Bruxelles (02 735 16 97), à Liège (0499 332 679) et à Namur (0495 788 386).

Après les présentations d'usage, nous invitons les enfants à témoigner de leurs expériences de perte, verbalement ou en apposant leurs mots, leurs dessins, leurs graffitis sur une grande bande de papier autour de laquelle chacun a pris place.

La mort devient l'affaire de tous, au grand étonnement d'Alexandre, soulagé de ne plus en être le seul dépositaire. Tout se passe alors comme si chaque enfant attendait depuis longtemps d'être entendu dans sa peine, suite au décès de l'animal domestique, du grand-parent foudroyé par une crise cardiaque, un accident, un cancer, ... Apparaissent aussi les fantômes des suicidés, ces morts dont on ne peut pas parler. Nous donnons droit de vie à ces secrets de polichinelle. Les pertes se réfèrent aussi à la séparation du couple des parents. Nombreux sont les enfants concernés.

Une ambiance différente s'installe dans la classe, moins électrique et plus ancrée dans la parole chargée d'émotion.

L'orphelin de la classe ne fait plus figure d'exception : il écoute, interroge et témoigne. Oui, il est triste ; oui, il aurait eu envie que tous viennent à l'enterrement ; oui, il dénonce ceux qui l'ont agressé verbalement : ils lui ont fait mal.

Soudain l'un d'entre eux se met à pleurer doucement : il craint qu'un proche ne meurt d'un cancer, à force de fumer... Ce chagrin, exprimé par le caïd de la classe, crée la surprise et suscite un réel effet d'apaisement. Après un moment d'échange à propos du cancer et de ses représentations, nous invitons les enfants à faire part des rituels qui entourent le corps mort. Alexandre ne se fait pas prier et explique comment le corps de sa mère a été incinéré. Son exposé sobre et respecté, lui donne un point d'appui face au groupe. D'autres interventions font suite à la sienne et mettent en lumière l'angoisse de mort. Nous faisons alors appel au savoir-faire de chacun pour tenter de limiter les ravages de la mort.

Qui de hurler ou de rire avec fracas, qui de se taire ou de s'agiter en tous sens, qui d'avoir mal dans son corps ou de faire des cauchemars, qui de projeter sa trouille sur l'autre, quitte à se faire cruel...

« *On peut aussi faire des choses dangereuses* », signale un enfant.

Cette option de se mettre en danger renvoie aux multiples situations où chacun a affronté un péril, avec pour trace sur le corps une cicatrice exhibée avec fierté !

A tour de rôle, chacun est autorisé à donner succinctement sa version d'une de ses cicatrices.

Nous concluons par une minute de silence, à la mémoire des défunts évoqués au cours de ces deux heures passées ensemble.

En nous invitant à animer un atelier au sein de la classe, les enseignants ont aménagé un temps d'arrêt au cœur de la vie scolaire, favorisant une prise de parole inédite en lieu et place d'une explosion d'actes rageurs.

Ceux-ci, heureusement entendus comme autant d'échappatoires qui pointent un intolérable, ont brisé le silence qui entourait le drame.

La mort d'une mère devient l'occasion, pour chacun, de parler en son nom de ses expériences de perte et d'entendre les griefs, les déceptions, les attentes d'Alexandre qui ne souhaite à personne ce qu'il a vécu.

Tentons de repérer où se loge l'intolérable.

Bien sûr, il y a, suite à une longue et pénible maladie, le décès de sa mère et le trou de son absence irrémédiable. Mais il y a aussi le silence, le sien et celui des autres, qui en accentue la béance. S'y précipitent les mots qui font mal : les « bien fait » et les « c'est de ta faute ». Ils mettent en évidence la crainte éprouvée par l'enfant face à l'éventualité d'une telle catastrophe pour lui-même. Comme si de s'en défendre agressivement pouvait éviter d'y être confronté... Les

propos cinglants entendus parfois, visent le sentiment de culpabilité de l'endeuillé. Cette culpabilité permet de fixer la douleur, de lui donner des contours, pour autant qu'Alexandre en soit le seul juge. Malheur à qui l'accuse cruellement ! Contre les sarcasmes insupportables, la fureur d'Alexandre peut éclater et l'extraire du silence. Mais, le soulagement est éphémère et donne lieu à une détresse plus grande encore. Une solitude à couper au couteau l'accable. Il se tournerait bien vers son père, si ce dernier ne pointait trop fort la nécessité de parler à tout prix. « *Ça ne sort pas* », dit Alexandre. A l'intolérable du silence, fait suite celui de l'injonction à parler. Au : « *Parle, cela te fera du bien* », répond l'angoisse.

Alexandre n'en peut plus d'être « celui-à-qui-c'est-arrivé ». Il aimerait qu'on cesse de le regarder comme une bête curieuse à prendre en pitié ou à malmenier. Si cela continue, il va péter les plombs ! Enfin, n'y tenant plus, Alexandre se plaint des règlements de compte musclés dans la cour de récréation. Sa plainte trouve, fort heureusement, un accusé de réception.

L'atelier va permettre d'inscrire le drame au cœur de l'expérience humaine. Dès lors, chacun est concerné. Cette répartition du poids sur autant de têtes qu'il y a d'enfants dans la classe, libère Alexandre de ce statut d'orphelin, de cette place empoisonnée à laquelle il était assigné.

Dans l'atelier, nous avons cherché à mobiliser les ressources de chacun, à accueillir les trouvailles, comme autant d'occasions de se décaler de l'horreur, selon un angle de vue inédit.

L'atelier a fait tiers, donnant à Alexandre un appui pour oser faire le saut : parler de sa peine, la partager avec celle des autres et faire entendre le souhait qu'on le lâche un peu et qu'il n'en soit pas réduit à être le pauvre garçon, ni celui par qui le malheur arrive. Ce préalable nécessaire à la relance du lien, peut initier un mouvement de reprise de l'événement au cœur de son histoire de vie.

De cet atelier il restera une trace sous forme d'une banderole colorée pleine de cœurs, de cercueils, de fleurs, de mots de réconfort, d'injures adressées à la mort et de poèmes...

Cette « cicatrice » témoigne de l'importance de l'expression créatrice comme point d'ancrage pour prendre la parole par petites touches et se mettre au travail, sans devoir absolument mettre des mots sur tout.

Les « Espace-Papillon », ateliers proposés mensuellement à l'association « Cancer et Psychologie », s'inscrivent dans cette même orientation.

Les ateliers mensuels s'organisent autour d'un thème donnant lieu à un autre, en fonction de ce qui émerge de séance en séance, jusqu'à la cinquième et dernière séance.

La première rencontre est consacrée à l'annonce de la mort. Certains choisissent de privilégier une description minutieuse de cet événement, mettant l'accent sur la personne qui leur a parlé ou sur le lieu où cela s'est passé ; d'autres préfèrent évoquer ce qu'ils ont ressenti à cette annonce.

Proposition est faite, de mettre en forme, dans une œuvre créative, le souvenir de ce moment particulier. Tout en bricolant, l'enfant ne manque pas de faire appel pour mener à bien son projet, le bricolage pouvant être vu comme une occasion de mettre du liant ... ou de délier les langues ! Chaque animateur passe d'un enfant à l'autre, l'aidant dans sa construction, tout en prêtant une oreille clinique à ses dires, s'en faisant parfois l'écho pour solliciter les associations de chacun.

Au terme de chaque séance, l'enfant est invité à présenter ce qu'il a fabriqué, son dessin, sa peinture, son modelage, son collage... et à en dire quelque chose. Ce moment est souvent très dense et surprenant : jaillit une pensée déjà à l'œuvre, mine de rien, lors de confection de l'ouvrage.

Parfois, un enfant choisit de se taire, voire de soustraire son œuvre au regard des autres. Tout l'art consiste, pour les animateurs, à naviguer entre l'invitation à parler et le respect du silence de l'enfant. Mieux vaut ne pas trop chercher à savoir où il en est, pour le soutenir dans son

processus de deuil par petites touches, de façon allusive, métaphorique –registre dans lequel les bricolages font merveille- ou à travers le jeu.

Du jeu, il y en a d'emblée du côté des animateurs : jouer avec l'imprévu, en se laissant toucher par ce qui vient. Quant à l'enfant désireux de participer à un groupe, il oscille souvent entre l'urgence de ne pas oublier le défunt et celle de se permettre de ne pas y penser sans cesse.

Des moments intenses alternent ainsi avec l'envie de raconter une blague, de bavarder, de jouer. Surgit parfois la colère contre l'école, un copain indélicat,... voire la mort elle-même, comme pour soigneusement éviter de s'en prendre au mort.

En atelier, quand cette colère apparaît, nous essayons d'en jouer.

Ainsi un jour, après avoir confectionné des boules anti-tristesse à malaxer en cas d'accès intempestif de chagrin, plusieurs enfants se sont mis à en user comme de munitions. L'idée nous vint de leur proposer des cibles en carton. Un jeu de massacre en bonne et due forme s'instaura... Quelle ne fût pas notre surprise de voir un enfant peindre une cible à l'effigie d'un homme ressemblant à s'y méprendre au portrait du défunt fait antérieurement, pour se mettre à le viser mollement, d'un air presque absent.

Un autre enfant choisit de cacher différentes cibles pour initier un jeu de piste. Chaque cible trouvée reçut son lot de coups, dans une ambiance de fête foraine.

Pour en élaborer quelque chose, nous avons ensuite proposé aux enfants de peindre le masque de la colère et de le commenter.

Que ce soit en atelier, à la maison, à l'école, entre amis,... accueillir la parole de l'enfant et permettre l'expression et l'élaboration de ses émotions, soutiennent le processus de deuil et la traversée de l'inévitable souffrance.

Participer à un atelier peut être une occasion parmi d'autres d'inscrire le drame dans une histoire de vie, de porter un regard un peu décalé sur l'événement.

La dernière séance mobilise la douleur de la séparation radicale opérée par la mort. Pour l'enfant, cette douleur est parfois telle que l'entrée dans un nouveau groupe s'avère pertinent. C'est particulièrement le cas lorsque l'enfant est resté plus en retrait, ne s'impliquant que vers la fin.

Du reste, nonobstant l'importance d'acter à un moment donné la fin des ateliers, celle-ci n'est pas une clôture, mais plutôt un arrêt sur ouverture, pour que l'enfant devenu adulte puisse reprendre son travail de deuil de façon plus aboutie, en faisant un sort à l'idéalisation du défunt et au lien imaginaire à celui-ci. Quant à mettre un point final au deuil...
